

Fiancés en herbe

Comédie enfantine en un acte

de

Georges Feydeau

Burĝonantaj gefianĉoj

Infana komedio en unu akto

PERSONNAGES :

RENE (onze ans)

HENRIETTE (neuf ans)

À ma petite sœur HENRIETTE.

Une salle d'étude quelconque. RENE et HENRIETTE sont tous les deux assis vis-à-vis l'un de l'autre, à la table de travail qui occupe le milieu de la scène. Au fond, une fenêtre avec des rideaux blancs. Mobilier « ad libitum ». Sur la table des papiers, des livres de classe, des plumes et de l'encre.

PERSONOJ :

RENATO (dekunujara)

HENRIETO (naŭjara)

Por mia fratino Henrieto.

Iu ajn ĉambro de studado. Renato.aj Henrieto ambaŭ sidas fronte al fronte, ĉe la labortablo, kiu okupas la mezon de la scenejo. Malantaŭe, fenestro kun blankaj kurtenoj. Mebloj laŭ la disponeblo. Sur la tablo estas paperoj, lernolibroj, plumoj kaj inkujo.

Henriette, *après un temps, relevant la tête.* — Ah ! que c'est ennuyeux ! Ça ne veut pas entrer.

René — Moi, ça commence !... Je sais jusqu'à "fromage !" "tenait dans son bec un fromage."

Henriette. — Deux lignes !... déjà !...

René. — Oui, et toi ?

Henriette. — Moi, je commence un peu à savoir le titre.

René. — Oh ! tu verras, ça n'est pas très difficile... c'est très bête cette fable-là... c'est pour les petits enfants... mais on la retient facilement.

Henriette. — Dis donc, tu les aimes, toi, les fables de La Fontaine ?

René, *bon enfant*. — Oh ! non... ça n'est plus de mon âge !

Henriette, *naïvement*. — Qui est-ce qui les a faites, les fables de La Fontaine ?...

René, *très carré*. — Je ne sais pas !... il n'a pas de talent.

Henriette, *avec conviction*. — Non !... D'abord pourquoi est-ce que ça s'appelle les fables de La Fontaine ?

René. — Pour rien... c'est un mot composé... comme dans la grammaire, "rez-de-chaussée, arc-en-ciel, chou-fleur".

Henriette. — Haricots verts.

Henrieto, *post iom da tempo, levante la kapon.* — Ha! kiel estas enuiga! Tio ne volas enkapigi.

Renato. — Por mi, tio komenciĝas!... Mi scias ĝis "fromaĝon!" "En sia beko tenis fromaĝon"

Henrieto. — Du linioj!... jam!...

Renato. — Jes, kaj vi?

Henrieto. — Mi, mi iomete ekscias la titolon.

Renato. — Ho! vi vidos, tio ne estas tre malfacile... Tre stulta estas tiu ĉi fablo... ĝi estas por la etaj infanoj... sed oni facile enmemorigas ĝin.

Henrieto. — Diru do, ĉu la Fontanfablojn plaĉas al vi?

Renato, *afabla*. — Ho! ne... mi estas tro aĝa por tio!

Henrieto, *naive*. — Kiu estas tiu, kiu faris la Fontanfablojn?

Renato, *memcerta*. — Mi ne scias!... Li ne havas talenton.

Henrieto, *firme*. — Ne!... Unue kial ĝi nomiĝas la Fontanfabloj?

Renato. — Sen kialo... estas kunmetita vorto... kiel en la gramatiko, "teretaĵo, ĉielarko, florbrasiko".

Henrieto. — Verdfazeoloj.

René. — Parfaitement !

Henriette. — Eh bien ! moi j'aurais appelé ça "Fables des Animaux"... plutôt que Fables de La Fontaine... parce qu'il y a tout le temps des animaux... et qu'il n'y a presque pas de fontaines. Voilà !

René. — C'est évident... et on devrait le dire à l'auteur.

Henriette. — Ah ! l'auteur, ce qu'il aurait fait de mieux, c'est de ne pas les écrire, ses fables ! car enfin c'est à cause de lui qu'il faut les savoir ; s'il ne les avait pas faites, on n'aurait pas à les apprendre... Et puis, à quoi ça sert-il, les fables ?

René. — Ah bien ! ça vous apprend quelque chose.

Henriette. — Ah ! par exemple, je voudrais bien savoir ce que nous apprend le Corbeau et le Renard ?

René. — Mais cela t'apprend qu'il ne faut pas parler aux gens quand on a du fromage dans la bouche.

Henriette. — C'est que c'est vrai... Oh ! je n'aurai jamais trouvé ça toute seule... Quelle bonne idée ont eue nos parents de nous mettre chez la même institutrice... comme ça, nous travaillons ensemble... c'est bien plus facile.

René. — Oui... il n'y a que l'institutrice qui ne me plaît pas... c'est une paresseuse... elle ne veut pas se donner la peine de faire nos devoirs.

Renato. — Perfekte!

Henrieto. — Nu! Mi, mi nomus ĝin "Bestfabloj"... anstataŭ Fontanfabloj... ĉar ĉiam estas bestoj... kaj estas preskaŭ neniam fontanoj. Jen!

Renato. — Evidente... kaj oni devus diri tion al la verkisto.

Henrieto. — Ha! la verkisto, tio, kion li pli bone farus, estas ne skribi ilin, siajn fablojn! Ĉar fine, ni devu scii ilin pro li; se li ne farus ilin, oni ne devus lerni ilin... Cetere, al kio utilas fabloj?

Renato. — Nu! Tio lernigas ion al ni.

Henrieto. — Ha! Ekzemple, mi vere volus scii tion, kion lernigas al ni la Korvo kaj la Vulpo?

Renato. — Sed tio lernigas al vi, ke oni ne devu paroli al uloj, kiam oni havas fromaĝon en la buŝo.

Henrieto. — Tio estas ja vera... Ho! Mi neniam trovis tion mi mem... Kiel bonan ideon havis niaj gepatroj meti nin kun la sama instruistino... Tiel, ni laboras kune... tio estas multe pli facila.

Renato. — Jes... estas nur la instruistino kiu ne plaĉas al mi... ŝi estas pigra... ŝi ne volas peni fari niajn hejmtaskojn.

Henriette. — Qu'est-ce que tu veux, nos parents lui donnent raison !

René. — Et puis elle est cafarde ! Toujours : "Moussié René ! cé hêtre pas ti tout très pien, fous pas safoir son lezon ! Ché tirai cette chosse hà moussié papa !" et alors papa me prive de dessert. Elle est très embêtante !

Henriette, tragique. — Ah ! ça n'est pas rose, la vie !

René. — Oh ! non... sans compter que depuis quelques jours je suis très perplexe.

Henriette. — Perplexe ?

René. — Oui, c'est un mot de papa... ça veut dire perplexe, quoi !

Henriette. — Ah ! bon... et pourquoi es-tu... ce que tu dis ?

René. — Je crois que papa a l'intention de me marier.

Henriette. — Toi ?

René. — Oui... je ne sais pas... tu connais la marquise d'Engelure, l'amie de maman... tu sais, qui renifle tout le temps... Figure-toi qu'elle a acheté une petite fille ! Alors j'ai entendu papa qui lui disait : "Ce sera une jolie petite femme pour mon fils !" Moi j'ai pas osé dire "Ah ! flûte !" parce que papa n'aime pas ça, mais il me dégoûte. Ce marmot, je ne peux pas le conduire dans le monde ! Il bave encore !... Ah ! si cela avait été toi, seulement...

Henrieto. — Vole nevole, niaj gepatroj aprobas ŝin!

Renato. — Krome ŝi estas denunciema! Ĉiam: "Ŝinoro Renato! Ti' ne estas tute pone, fi ne scias fian lezionon! Mi tiros ti' al Ŝinoro paĉjo!" kaj do paĉjo ne donas al mi deserton. Ŝi estas vere ĝena!

Henrieto, tragika. — Ha! Ĝi ne glatas, la vivo!

Renato. — Ve!... Ne konsiderante, ke ekde kelkaj tagoj mi estas tre perpleksa.

Henrieto. — Perpleksa?

Renato. — Jes, ĝi estas vorto de paĉjo... tio signifas perpleksa, punkto!

Henrieto. — Ha! bone... kaj, kial vi estas... tion vi diras?

Renato. — Mi pensas, ke paĉjo celas edzigi min.

Henrieto. — Vi?

Renato. — Jes... mi ne scias... vi konas markizinin de Frostoŝvelo, la amikino de panjo... vi scias, kiu ĉiam snufas... Imagu, ke ŝi aĉetis knabineon! Tiam mi aŭdis paĉjon, kiu diris al ŝi: "Ŝi estos linda edzino por mia filo!" Mi, mi ne aŭdacis diri "Ha! Peĉ!" ĉar paĉjo ne ŝatas tion, sed ŝi naŭzas min. Tiu bubo, mi ne povas iri kun ŝi en mondon! Ŝi ankoraŭ salivas! ... Ha, se tiu estus vi, sed...

Henriette. — Moi !

René. — Oh ! oui, toi... je ne dirais pas non... j'ai de l'amitié pour toi, j'ai de l'amour.

Henriette. — À quoi voit-on qu'on a de l'amour ?

René. — C'est pas malin... Il y a trente-six manières. Nous jouons ensemble, par exemple ! tu me casses mon cerceau... je ne te donne pas de coups de pieds... ça prouve que j'ai de l'amour...

Henriette. — Et quand c'est des claques ?

René. — Oh ! c'est la même chose.

Henriette. — Mais alors j'ai eu souvent de l'amour, moi... Il y a eu beaucoup d'enfants qui m'ont cassé mes jouets... et je ne leur donnais pas de coups... parce qu'ils étaient plus forts que moi ! je ne savais pas que c'était de l'amour !

René. — Henriette ! si tu voulais nous marier ensemble ?

Henriette. — Ah ! je ne peux pas... j'ai promis.

René. — Toi !

Henriette. — Oui, j'ai promis à papa que je l'épouserai.

René. — Mais on n'épouse pas son père !...

Henriette. — Pourquoi donc ?...

René. — Parce qu'il est de votre famille.

Henriette. — Quoi ! il a bien épousé maman ! il me semble que c'est bien de sa famille.

Henrieto. — Mi!

Renato. — Ho! Jes, vi... Mi ne dirus "ne"... Mi havas amikecon por vi, mi havas amon.

Henrieto. — Kiel oni vidas, ke oni havu amon?

Renato. — Facile... estas tridek ses manieroj. Ekzemple, ni ludas kune! Vi rompas mian rulrington... Mi ne piedfrapas vin... tio pruvas, ke mi havu amon...

Henrieto. — Kaj kiam oni vangofrapas?

Renato. — Ho! Estas la sama afero.

Henrieto. — Sed tiukaze mi ofte havis amon, mi... Estis multaj infanoj, kiuj rompis miajn ludilojn... Kaj mi ne frapis ilin... ĉar ili estis pli fortaj ol mi! Mi ne sciis, ke tio estu amo!

Renato. — Henrieto! Ĉu vi volus, ke ni kune geedziĝu?

Henrieto. — Ha! Mi ne povas... mi promesis.

Renato. — Vi!

Henrieto. — Jes, mi promesis al paĉjo, ke mi edziniĝos kun li.

Renato. — Sed oni ne edziniĝas kun sia patro!

Henrieto. — Kial do?...

Renato. — Ĉar li estas el via familio.

Henrieto. — Kio! Li tamen edziĝis kun panjo! Ŝajnas al mi, ke ŝi ja estu el lia familio.

René. — Ah ! oui, mais ça, c'est permis... on peut épouser sa femme !

Henriette. — Maintenant tu sais, si papa veut ! moi je ne demande pas mieux.

René. — Oh ! tu verras comme je serai un bon mari... jamais je ne donne des coups, moi... ou très rarement ! Mais tu ne peux pas espérer, n'est-ce pas ?

Henriette. — C'est évident... Papa lui-même m'en donne, des claques, quand je ne suis pas sage ! ainsi !

René. — Mais oui, ça c'est la vie...

Henriette. — Dis donc, mais pour ça, il faut que papa veuille... s'il ne veut pas que je devienne ta femme, s'il tient à ce que je sois la sienne...

René, *avec une certaine importance.* — Ma chère, vous êtes une enfant ! Quand vous aurez comme moi onze ans, que vous aurez l'expérience de la vie, vous ne direz plus de enfantillages pareils !

Henriette. — Ah ! vraiment, monsieur ! Alors, je suis un bébé, tout de suite !

René. — Non ! mais tu es jeune !... Eh bien ! tu sauras que quand même on pourrait épouser son père... et ça je ne crois pas que ce soit possible ! ... je ne vois pas d'exemple, en tous cas, il n'y a pas moyen lorsqu'il a déjà une femme.

Henriette. — Quelle femme ?

René. — Ta maman...

Renato. — Ha! Jes, sed tio estas permesita ... oni povas edziĝi kun sia edzino!

Henrieta. — Nun vi scias, ĉu paĉjo volas! Mi, mi ne deziras pli bone.

Renato. — Ho! Vi vidos, kiel bona edzo mi estos... neniam mi frapas, mi... aŭ tre malofte! Sed vi ne povas esperi, ĉu ne?

Henrieta. — Kompreneble... Eĉ paĉjo donas al mi vangofrapojn, kiam mi ne estas saĝa! Nu!

Renato. — Sed jes, tio estas la vivo...

Henrieta. — Diru, sed por tio, necesas, ke paĉjo volu... se li ne volus, ke mi iĝus via edzino, se li volus, ke mi estus la sia...

Renato. — *kun iom da graveco.* — Karulino mia, vi estas infano! Kiam, kiel mi, vi estos dekunuĵara, ke vi havos la vivosperton, vi ne plu diros tiajn infanaĵojn!

Henrieta. — Ha! Vere, sinjoro! Do, mi nun estas bebo!

Renato. — Ne! Sed vi estas juna! ... Nu! Vi scios, ke eĉ se oni povus edziniĝi kun sia patro... kaj mi ne opinias, ke tio eblas!... Mi ne vidas ekzemplon, ĉiukaze, ne ekzistas maniero, kiam li jam havas edzinon.

Henrieta. — Kiu edzino?

Renato. — Via patrino...

Henriette. — Oh ! maman... c'est pas une femme, c'est maman ! ! !

René. — Ça ne fait rien ! Ça compte tout de même ! Et vois donc ce que ça ferait ! Si tu épousais ton papa, tu deviendrais la maman de ton petit frère...

Henriette. — C'est vrai pourtant... et je deviendrais ma maman aussi à moi ! puisque je serais la femme de papa... et que je suis sa fille !

René. — Il n'y aurait plus moyen de s'y reconnaître !

Henriette. — Non, mais me vois-tu ma maman à moi ! Ce que je me gênerais !

René. — Oui, mais enfin du moment que ta maman vit, tout ça tombe dans l'eau...

Henriette. — Alors il faudrait que maman soit veuve pour que je puisse épouser papa ?

René. — Au contraire, il faudrait que ce soit ton papa qui soit veuf...

Henriette. — Oui ! enfin maman serait partie au ciel... Oh ! pauvre maman... Oh ! comme le monde est méchant, il veut que la femme meure pour qu'on puisse se marier avec son mari... Oh ! c'est mal, c'est très mal !...

Henrieto — Ho! panjo... Ne estas virino, estas panjo!!!

Renato — Tio ne ĝenas! Tamen ŝi ja estas! Kaj vi vidu tion, kion tio faras! Se vi edziniĝus kun via paĉjo, vi iĝus la panjo de via juna frato...

Henrieto — Tamen estas vere... kaj mi iĝus mia panjo ankaŭ de mi! ĉar mi estus la edzino de paĉjo... plue mi estas lia filino!

Renato — Ne plu estus rimedo kompreni ion!

Henrieto — Ne, sed ĉu vi vidus min kiel mia propra panjo! Kiom mi dorlotus min!

Renato — Jes, sed, fine, dum via panjo vivas, ĉio ĉi forfalas...

Henrieto — Do, ĉu panjo devus esti vidvino, por ke mi povu edziniĝi kun paĉjo?

Renato — Male, devus esti via paĉjo, kiu estus vidvo...

Henrieto — Jes! fine panjo irintus al la ĉielo! Ho! Kompatinda panjo... Ho! kiel la mondo estas maliĉa, ĝi volas, ke la edzino iĝu morta, por ke oni povu edziniĝi kun ŝia edzo... Ho! estas malbone, estas malbonege!...

René, *la prenant dans ses bras*. — Voyons, ma petite Henriette, calme-toi... sois un homme comme moi... je ne pleure jamais, regarde... et tiens, je te dis, épouse-moi... c'est ce qu'il y a de mieux !... Avec moi il n'y a pas besoin que personne meure... et puis tu verras... je serai si gentil !...

Henriette. — Oh ! oui, tu es gentil, toi... et je veux tout ce que tu voudras. Eh bien ! quand ?

René. — Quand quoi ?

Henriette. — Quand veux-tu que nous nous mariions ?

René. — Ah ! dame, il faudra que nous en parlions à nos parents.

Henriette. — Oh ! non, nous leur dirons après !

René. — Pourquoi pas avant ?... ce serait plus convenable...

Henriette. — Oui, mais s'ils disent non ?

René. — Pourquoi veux-tu qu'ils disent non ? D'abord, moi, quand je suis sage, papa ne me refuse rien !

Henriette. — Je ne te dis pas ! mais moi je suis d'avis d'attendre que ce soit fait... et s'ils se fâchent, d'abord il sera trop tard ! Et puis nous répondrons que nous croyions le leur avoir dit !

René. — Ou plutôt que n'ayant pas osé leur dire, nous leur avons écrit... alors, qu'ils n'auront peut-être pas reçu la lettre !

Renato, *brakumante sin*. — Nu, mia kara Henrieto, trankviliĝu... estu viro, kiel mi... mi neniam ploras, rigardu... jen, mi diras al vi, edzinigu min... tio estas la plej bonaĵo!... Kun mi, neniŭ devu morti... kaj poste vi vidos... mi estos tiel afabla!...

Henrieto. — Ho! Jes, vi estas afabla, vi... kaj mi volas ĉion, kion vi volas. Nu! kiam?

Renato. — Kiam, kio?

Henrieto. — Kiam vi volas, ke ni geedziĝu?

Renato. — Ha! Kompreneble, ni devu paroli pri tio al niaj gepatroj.

Henrieto. — Ho! ne, ni diros tion al ili poste!

Renato. — Kial ne antaŭe?... Tio estus pli deca...

Henrieto. — Jes, sed se ili neus?

Renato. — Kial vi pensas, ke ili neus? Unue, mi, kiam mi estas saĝa, paĉjo nenion rifuzas al mi!

Henrieto. — Konsentite! sed mi, mi opinias atendi, ke tio estu farita... kaj se ili koleriĝus, tiam estus tro malfrue! Kaj ni respondus, ke ni pensus, ke ni jam diris tion al ili!

Renato. — Pli ĝuste ne aŭdacinte tion diri al ili, ni skribis al ili... kaj ili eble ne ricevus la leteron!

Henriette. — C'est cela ! sur le dos de la poste !
... v'lan !

René. — Ah oui, mais voilà ! M. le curé... et M. le maire !... ils connaissent papa... alors ils ne voudront peut-être pas...

Henriette. — Qu'est-ce que ça nous fait, M. le maire et M. le curé ?... marions-nous d'abord, nous leur dirons aussi après...

René. — Ah ! mais non, on se marie toujours devant M. le maire.

Henriette. — Ah ! ça, c'est parce qu'on veut bien ! il se marie bien sans nous lui !... nous pouvons en faire autant ! Nous n'avons qu'à faire mettre sur du papier : "J'ai l'honneur de vous faire part du mariage de René avec Henriette..." et ça suffira !

René. — Tu crois ?...

Henriette. — Mais oui ! Qu'est-ce que tu veux que ça fasse aux autres ? C'est nous qui nous marions, après tout ! ça n'est pas eux !

René. — C'est clair ! Ah ! par exemple, quand on doit s'épouser, on échange des bagues. Je te donne la mienne... tu me donnes la tienne. C'est ça qui fait le mariage...

Henriette. — Oui ?... Ah ! mais j'ai pas de bagues, moi.

René. — Ni moi non plus... (*Frappé d'une idée.*) Oh ! attends ! je sais où il y en a.

Il grimpe sur une chaise près de la fenêtre.

Henrieto. — Estas tio! Pro la poŝto!... pum!

Renato. — Nu! Sed, s-ro pastro... kaj s-ro urbestro!... ili konas paĉjon... do ili eble ne volos...

Henrieto. — Ni fajfas pri s-ro urbestro kaj s-ro pastro, ĉu ne?... ni geedziĝu unue, kaj ni ilin diros poste...

Renato. — Ha! Sed ne, oni ĉiam geedziĝas fronte al s-ro urbestro.

Henrieto. — Ha! Tio ja estas ĉar ni bonvolas! Tamen li edziĝas sen ni, li!... ni povas same fari! Ni nur skribigu : "Mi havas la honoron anonci al vi la geedziĝon de Renato kaj Henrieto..." kaj tio sufiĉas!

Renato. — Ĉu vi kredas?...

Henrieto. — Jes ja! Kial vi volas, ke tio koncernu la aliajn? Estas ni, kiuj geedziĝas, finfine! Ne estas ili!

Renato. — Estas evidente! Ha, cetere, kiam oni geedziĝas, oni interŝanĝu ringojn. Mi donas al vi la mian... vi donas al mi la vian. Tio ja estas tio, kio faras la edzecon...

Henrieto. — Ĉu vere?... Be! sed mi ne havas ringojn, mi.

Renato. — Ankaŭ mi... (*trafata de ideo*) Ha! Atendu! Mi scias, kie trovi ilin.

Li grimpas sur seĝon ĉe la fenestro.

Henriette. — Eh bien ! qu'est-ce que tu fais ?
Tu vas tomber.

René. — Laisse donc... je vais chercher des anneaux ! Il y en a aux rideaux !
... (*Descendant.*) Là, en voilà deux ! Tant pis, je les ai arrachés !

Henriette. — Oh ! regarde donc... ils sont trop grands pour mon doigt.

René. — Tu mettras ça à ton pouce... Là, prends une bague et moi une autre... Et maintenant mettons-nous à genoux sur nos chaises comme à l'église.

Ils apportent tous deux, sur le devant de la scène, leurs chaises qu'ils placent sur le même plan, les dossiers face au public, et s'agenouillent.

Henriette. — Là, c'est-il comme ça ?

René. — Voilà ! Donne-moi ta bague... bien ! je te donne la mienne... très bien !... Eh bien ! voilà, nous sommes mariés...

Henriette. — Vraiment ! c'est pas plus difficile que ça ?

René. — Maintenant tu es ma femme, tu portes mon nom...

Henriette. — Comment ! je ne m'appelle plus Henriette... je m'appelle René ?...

Henrieto. — He ! Kion vi faras ? Vi riskas fali.

Renato. — Lasu min... Mi provas preni ringojn! Je la kurtenoj estas ringoj!
... (*malsuprenirante*) Jen, du! Ve, mi ŝiris ilin!

Henrieto. — Ho! Vidu do... ili estas tro grandaj por mia fingro.

Renato. — Vi metos ĝin al via dika fingro... Do, prenu unu ringon kaj mi la alian... Kaj nun, ni genuiĝu sur niajn seĝojn kiel en preĝejo.

Ambaŭ kunportas siajn seĝojn al antaŭa parto de la scenejo kaj metas ilin samnivele, dorsapogiloj fronte al publiko, kaj genuiĝas.

Henrieto. — Do, ĉu tio estas tiel?

Renato. — Bone! Donu vian ringon al mi... bone! Mi donas mian ringon al vi... tre bone! Nu, jen ni estas geedzoj...

Henrieto. — Vere! tio ne estas pli malfacila ol tio?

Renato. — Nun vi estas mia edzino, vi nomiĝas kiel mi...

Henrieto. — Kio! Mi ne plu nomiĝas Henrieto... Mi nomiĝas Renato?...

René. — Mais oui, madame René !

Henriette. — Ah ! que c'est drôle ! Madame René ! moi ! Ah ! allons-nous être heureux ! D'abord nous n'apprenons plus de fables ! Tu en apprendras si tu veux parce que l'homme doit travailler pour la femme ! mais pas moi ! Et puis tu me mèneras au théâtre ! Aux premières, comme papa et maman à l'Opéra !... à Guignol !

René. — Hum ! Guignol ! Guignol ! Je n'aime pas beaucoup qu'on voie ma femme dans tous ces endroits-là ! Et puis tout cela dépend ! si papa me met au collège ?...

Henriette. — Tu es mon mari ! j'irai avec toi !

René. — On n'y reçoit pas les dames... et moi, tu comprends, il faut que j'y aille, si je veux être militaire.

Henriette. — Militaire, toi !

René. — Oui ! je veux me mettre général, comme mon oncle !

Henriette. — Eh bien ! alors, je me ferai cantinière... on les reçoit là, les dames.

René. — Je ne te dis pas ! Mais non ! c'est assez d'un militaire dans un ménage.

Henriette. — Dis donc et tu me donneras des diamants, des voitures, des joujoux !

René. — Ah ! moi je veux bien ! mais c'est cher tout ça !

Renato. — Jes ja, sinjorino Renato!

Henrieta. — Ha! tio estas komika! Sinjorino Renato! mi! Ha! Kiel ni estos feliĉaj! Unue ni ne plu lernas fablojn! Vi lernos iujn, se vi volas, ĉar la viro devas labori por la virino! Sed ne mi! Kaj tiam vi kondukos min al teatro! Al la premieroj, kiel paĉjo kaj panjo al la Operejo!... al Ginjolteatro!

Renato. — Hm! Ginjolteatro! Ginjolteatro! Mi ne tre ŝatas, ke oni vidu mian edzinon en ĉiuj ĉi lokoj! Kaj plue, ĉi tio dependas! Ĉu paĉjo sendos min en kolecion?...

Henrieta. — Vi estas mia edzo! Mi iros kun vi!

Renato. — Oni ne akceptas la sinjorinojn tie... kaj mi, komprenu, necesas ke mi iros, se mi volas esti armeano.

Henrieta. — Armeano, vi!

Renato. — Jes! Mi volas fariĝi ĝeneralo, kiel mia onklo!

Henrieta. — Nu! Do, mi fariĝos kantinistino... oni akceptas ilin tie, la sinjorinojn.

Renato. — Kompreneble! Sed ne ! Sufiĉas unu armeano en hejmo.

Henrieta. — Diru do, kaj vi donos al mi diamantojn, aŭtojn, ludilojn!

Renato. — Ha! Mi ja volas ! Sed ĉio ĉi estas multekosta!

Henriette. — Oh ! bien, nous sommes riches !
Et puis nos parents nous donneront ! Qu'est-ce
que nous avons enfin ?

René. — Moi, j'ai dix francs d'un côté, vingt-
cinq francs que mon oncle m'a donnés,
quarante-huit sous dans ma tirelire et soixante-
quinze centimes dans ma poche !

Henriette. — Oh ! oh ! dix francs, tu dis, et
quarante-huit sous... Qu'est-ce que ça fait dix
francs et quarante-huit sous... dix et quarante-
huit ?

René. — Cinquante-huit... tu sais, avec les dix,
c'est très facile.

Henriette. — Bon ! 10 et 48, 58 quoi ? Sous ou
francs ?

René. — Ah bien... je ne sais pas... francs, ça
vaut toujours mieux.

Henriette. — Tiens, comptons chacun de notre
côté... (*Ils écrivent sur leurs ardoises.*) Tu dis
10 francs, 25 francs, 48 sous et 75 centimes, et
moi j'ai 9 francs.

René. — Bien...

Ils comptent chacun sur leur ardoise.

Henriette. — 9 et 5, 14.

René. — 0 et 5, cinq.

Henriette. — 14 et 8... 15 et ?...

René. — 13.

Henriette. — 15 et 13... 31.

Henrieto — Ho! Bone, ni estas riĉaj! Kaj ankaŭ
niaj gepatroj donos al ni! Do kiom da mono ni
havas?

Renato. — Mi, mi havas dek frankojn
unuflanke, dudek kvin frankojn, kiujn mia onklo
donis al mi, kvardek ok groŝojn en mia ŝparuĵo
kaj sepdek kvin centimojn en mia poŝo.

Henrieto —Ho! Ho! dek frankoj, vi diras, kaj
kvardek ok groŝoj... kiom faras dek frankoj kaj
kvardek ok groŝoj... dek kaj kvardek ok?

Renato. —Kvindek ok... vi scias, ke kun la
dekoj, tio estas tre facila.

Henrieto — Bone! 10 kaj 48, 58 kio? Groŝoj aŭ
frankoj?

Renato. — Ha... mi ne scias... frankoj, tio estas
ĉiam pli valora.

Henrieto — Do, ni kalkulu ĉiu aparte... (*ili
skribas sur siaj ardezaj tabuletoj.*) Vi diras 10
frankojn, 25 frankojn, 48 groŝojn kaj 75
centimojn, kaj mi, mi havas 9 frankojn.

Renato. — Bone...

Ili kalkulas sur sia ardeza tabuleto.

Henrieto — 9 kaj 5, 14

Renato. — 0 kaj 5, kvin.

Henrieto — 14 kaj 8 ...15 kaj ?...

Renato. — 13.

Henrieto — 15 kaj 13...31.

René. — Et 18...

Henriette. — Et 18... (*Comptant sur ses doigts.*) 63, 64, 65.

Ils continuent à compter en marmottant.

Henriette. — Et 9... 133...

René. — 26 et 4... 35.

Henriette. — 156... et 8, 153.

René. — Là, ça y est ! Je trouve 97, et toi ?

Henriette. — Moi, je trouve 859.

René. — Oh ! nous devons nous être trompés ?

Henriette. — Oui !... comment ça se fait ? Ah ! bien... je sais pourquoi ! Toi tu as commencé l'addition par en haut et moi par en bas ! Voilà !

René. — Ah ! c'est ça !... je commencerai toujours par en bas ! On trouve bien plus !

Renato. — Kaj 18...

Henrieto. — Kaj 18... (*kalkulante per siaj fingroj.*) 63, 64, 65.

Ili daŭras kalkuli grumblante.

Henrieto. — kaj 9... 133...

Renato. — 26 kaj 4... 35.

Henrieto. — 156... kaj 8, 153.

Renato. — Jen, mi ĵus finis! Mi trovas 97, ĉu vi?

Henrieto. — Mi, mi trovas 859.

Renato. — Ho! Ni eraru, ĉu ne?

Henrieto. — Jes!... kiel tiu okazas? Ha! Nu... mi scias kial! Vi komencis la adicon ĉe la supro kaj mi ĉe la malsupro! Jen!

Renato. — Ha! Estas tio!... mi ĉiam komencos ĉe la malsupro! Oni trovas multe pli!

Henriette. — Enfin tu vois, nous voilà tout à fait riches, nous pouvons donc prendre un petit hôtel... et là nous recevons ! On m'appelle "madame" : (*Minaudant.*) Ah ! madame, monsieur votre mari va bien ? — Mais très bien, madame... il sera bien désolé de ne pas vous avoir vue... justement il est sorti aujourd'hui ! Il est allé à la guerre. — Ah ! vraiment ? Et vos enfants ? — Mes enfants vont très bien. — Ils doivent être grands ? — Je crois bien ! ma toute chère, l'aîné a huit ans. — Comme ça grandit ! Et il y a longtemps que vous êtes mariée ? Il y a six mois, chère madame, il y a six mois ! et patati ! et patata ! (*Parlé.*) Ah ! ce sera amusant de faire la dame !...

René. — Et puis il y a le voyage de noces... On s'en va tous les deux tout seuls ! sans la gouvernante, alors ! On est des hommes... et on va très loin... en Italie... en Turquie.

Henriette. — À Saint-Cloud !

René. — Si l'on veut... Ah ! c'est beau d'être libres ! De n'avoir plus à obéir à personne... nous pouvons faire tout ce que nous voulons, maintenant que nous sommes mariés.

Henriette. — Et d'abord, plus de leçons !

René. — Plus de devoirs ! plus rien... (*Ils envoient promener leurs livres et leurs cahiers.*) Et quand notre institutrice viendra, nous lui dirons : Mademoiselle, nous n'avons plus besoin de vous...

Henriette. — Et allez donc, l'institutrice ! (*Chantant.*) Dansons la Capucine !

Henrieto. — Fine jen, ni estas vere riĉaj, ni do povas havi palaceton... kaj tie ni gastigas! Oni nomas min "sinjorino" : (*Afektante.*) Ha! Sinjorino, ĉu sinjoro via edzo bone fartas? — Sed tre bone, sinjorino... Li ja bedaŭros ne vidi vin... li precize eliris hodiaŭ! Li eliris por militi. — Ha, ĉu vere? Kaj pri viaj infanoj? — Miaj infanoj tre bone fartas. — Ili devus esti grandaj, ĉu ne? — Certe! Mia tutkara, la plejaĝulo estas okjaraĝa. — Kiom tio kreskas! Kaj ĉu vi edziĝis de longe? — De ses monatoj, kara sinjorino, de ses monatoj! Blabla! Blabla! (*Normale parolante.*) Ha! Tio estos amuza ludi la sinjorinon!...

Renato. — Kaj ankaŭ estas la edziĝa vojaĝo... Oni nur ambaŭ foriras! Sen la guvernistino, do! Oni estas plenkreskuloj... kaj oni tre malproksimen foriras... En Italion... En Turkion.

Henrieto. — En San-Kluon¹!

Renato. — Kiel oni volas... Ha! plaĉas esti liberaj! Ne plu devi obei al iu... ni povas fari ĉion, kion ni volas, nun, pro tio ke ni estas edziĝintaj.

Henrieto. — Kaj unue, ne plu da lecionoj!

Renato. — Ne plu da hejmtaskoj! Nenio plu... (*Ili sendas diablen iliajn librojn kaj iliajn kajerojn.*) Kaj kiam nia instruistino venos, ni diros al ŝi: Fraŭlino, ni ne plu bezonas vin...

Henrieto. — Diablen, la instruistino! (*Kantante*) (Ni) dancu la Tropeolon²!

1 San-Kluo: estas riĉa antaŭurbo de Parizo en Francio.

2 "La Tropeolo" : dancorondo kaj infanrimaro, kiun oni kantas laŭ la melodio de « La Carmagnole », fama kantaĵo de la franca Revolucio.

René et Henriette, dansant en rond. —

Dansons la Capucine !
Y a pas de pain chez nous,
Y en a chez la voisine...
On entend du bruit dans les coulisses.

Henriette. — Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce que c'est ?

René. — C'est l'institutrice, c'est mademoiselle Schlumann !

Henriette. — Ah ! mon Dieu, et nous ne savons pas nos leçons !

René. — Ah ! bien, nous allons en recevoir !
Vite dépêchons-nous !

Ils prennent chacun leur livre de fables, et se mettent à répéter comme au lever du rideau :

René Et Henriette — Maître corbeau sur un arbre perché... maître corbeau sur un arbre perché !...

RIDEAU FIN

Renato kaj Henrieto ronde dancas. —

Ni dancu la Tropeolon!
N'stas pano ĉe domo,
'stas pano ĉe najbaro...
Oni aŭdas bruon el kuliso.

Henrieto. — Ha! Dio mia! Kio estas tio?

Renato. — Tio estas la instruistino, estas fraŭlino Ŝlumano!

Henrieto. — Ha! Dio mia, kaj ni ne scias niajn lecionojn!

Renato. — Ha! Ni certe ricevos alispecan lecionon. Ek, ni rapidu!

Ambaŭ prenas siajn fablarojn kaj ekripetas kiel al komenco:

Renato kaj Henrieto. — Sinjoro korv', sur arbo sidante... Sinjoro korv', sur arbo sidante! ...

Fino.